Cahiers d'économie politique

Marx, Keynes, Schumpeter : trois visions du capitalisme

Guy Caire

Citer ce document / Cite this document :

Caire Guy. Marx, Keynes, Schumpeter : trois visions du capitalisme. In: Cahiers d'économie politique, n°10-11, 1985. L'hétérodoxie dans la pensée économique. Marx - Keynes - Schumpeter. pp. 387-407;

doi : https://doi.org/10.3406/cep.1985.1020

https://www.persee.fr/doc/cep_0154-8344_1985_num_10_1_1020

Fichier pdf généré le 17/05/2018

Résumé

Dans leurs travaux, Marx, Keynes et Schumpeter pensent au capitalisme comme à un système dynamique, mais ils prévoient aussi sa fin. Ils décrivent un drame dans lequel l'entrepreneur est le personnage central. De l'autre côté, le prolétaire (Marx), le consommateur (Keynes) et l'intellectuel (Schumpeter) sont les acteurs secondaires de la scène.

Quand nous nous tournons vers le mécanisme imaginé par les trois auteurs, la production est guidée par le profit, mais ce concept n'a pas le même sens dans les trois œuvres. Le résultat est la baisse du taux de profit (Marx), ou la baisse de la demande effective (Keynes), ou l'installation dans un flux circulaire (Schumpeter).

Il est possible de décrire l'évolution du système capitaliste au moyen de modèles. Au-delà des analogies et des différences, on observe que Marx insiste sur la mort du capitalisme, Keynes nous donne quelques remèdes qui sont ceux du Welfare State, et Schumpeter recommande une transition au socialisme grâce à la gestion de la monnaie publique et différents moyens de démocratie politique.

Abstract

In their works, Marx, Keynes and Schumpeter thought of capita/ism as a dynamic system but they forecast its end also. They described a drama where entrepreneur is the leading man. On the other hand, the proletarian (Marx), the consumer (Keynes) and the intellectual (Schumpeter) are the secondary actors on this scene.

When we turn to the mecanism imagined by the three men, production is guided by profit but this concept has not the same meaning in the three works. The resulting game is the falling rate of profit (with regard to Marx), or the fall of effective demand (with regard to Keynes) or the settling down to circular flow (with regard to Schumpeter). It is possible to describe the evolution of capitalist system by means of models. Beyond analogies and differences, we observe that Marx insists on the death of capita/ism, Keynes gives us some remedies which are those of the Welfare State and Schumpeter recommends a transition to socialism by economic care of public money and by the alternative and political means of democracy.

BY: $ = creative commons

HETERODOXIE ET METHODE DE L'ECONOMIE POLITIQUE

MARX, KEYNES, SCHUMPETER : TROIS VISIONS DU CAPITALISME

par Guy CAIRE

Certains l'ont appelé paradigme, d'autres ont préféré la baptiser problématique, quelques-uns préfèrent la dénommer philosophie. Dans tous les cas c'est ce regard avant l'analyse que l'économiste jette sur le monde qui va choisir, arranger et structurer les éléments de l'enquête à conduire. On peut, comme Marx, en faire une spécificité de l'intelligence humaine par rapport à l'instinct animal en méditant sur les différences des façons d'opérer de l'ingénieur et de l'abeille. On peut comme Schumpeter, se référer à cet « acte de connaissance pré-analytique qui dispose les matériaux bruts en vue de l'effort analytique »[1]. Le « plan » de l'un et la « vision » de l'autre auront le même statut théorique, déterminant la nature des rapports qui se nouent entre l'observateur et le phénomène observé.

C'est ce qu'il est possible de montrer à partir d'un même objet — le capitalisme — et de trois regards qui, au cours de l'histoire de la pensée économique, ont pu être porté sur lui par des auteurs qui, non des moindres, ont contribué à façonner nos interprétations et nos modes opératoires modernes. On sait en effet que Marx, Keynes et Schumpeter ont tous trois considéré le capitalisme comme un système économique dynamique aux potentialités d'expansion dans le temps et dans l'espace prodigieuses. Tous trois s'en sont expliqué. Dès les premières pages du *Manifeste communiste* Marx écrit qu'« au cours de sa domination de classe à peine séculaire, la bourgeoisie a créé des forces productives plus massives et plus colossales que ne l'avaient fait dans le passé toutes les générations dans leur ensemble »[2]. Keynes lui fait écho lorsque, invité par la Sidney Ball foundation à donner une conférence à Oxford en 1924, il indique « pour ma part, je pense que le capitalisme, sagement organisé, peut probablement être plus efficace pour atteindre des objectifs économiques que tout autre système alternatif en vue »[3]. Quant à Schumpeter il estime que « si le capitalisme renouvelait pendant un demi

1. History of economic analysis (Allen and Unwin 1961, p. 41).
2. Oeuvres I (Pléiade, Gallimard, 1965, p. 166).
3. Cité in R.F. Harrod The Life of John Maynard Keynes (Macmillan, 1963. p. 356).

Cahiers d'Economie Politique, n° 10 et n° 11

Persée creative commons

siècle, à partir de 1978, sa performance antérieure, il éliminerait du même coup, même à l'égard des couches de la population les plus déshéritées (abstraction faite des seuls cas pathologiques) tous les symptômes de la pauvreté telle qu'elle est définie selon nos critères actuels »[1]. Mais, profondément optimistes quant aux performances passées et potentielles du capitalisme, nos trois auteurs sont cependant pessimistes quant à son devenir. Ecoutons Marx qui, dans le même texte précité, écrit quelques lignes plus loin « mais la bourgeoisie n'a pas seulement forgé les armes qui lui donneront la mort ; elle a en outre produit les hommes qui manieront ces armes — les travailleurs modernes, les prolétaires »[2]. Keynes sera hanté, quant à lui, par la possibilité d'un équilibre de sous-emploi durable : « les deux vices marquants du monde économique où nous vivons sont que le premier le plein emploi n'y est pas assuré, le second que la répartition du revenu et de la fortune y est arbitraire et manque d'équité »[3]. Quant à Schumpeter on sait que la thèse qu'il entend défendre est que « Marx s'est trompé dans son pronostic des modalités d'effondrement de la Société capitaliste — mais il n'a pas eu tort de prédire qu'elle s'effondrerait finalement »[4].

Mais au-delà de ces analogies dans l'interprétation, la vision qu'ont du capitalisme Marx, Keynes et Schumpeter est profondément différente. Pour le montrer il faut aller plus à fond dans l'examen du détail de leur construction. Pour cela on peut partir de l'idée que le capitalisme est le fait d'agents dont il s'agit de scruter les motivations, qu'il met en jeu des mécanismes qu'il convient d'explorer et qu'il est un système dont il faut dégager le devenir. C'est cette démarche que, dans un souci d'analyse comparative, nous ferons notre dans les développements qui suivent.

I. LES AGENTS ET LEURS MOTIVATIONS

La pièce qui se déroule devant nous comporte une foule d'acteurs qu'il est possible cependant de ramener à quelques figures plus connues. Plus précisément, si les drames que nous décrivent Marx-Keynes ou Schumpeter comportent toujours présence d'un personnage central — l'entrepreneur, les autres types sociaux qu'ils entendent privilégier sont beaucoup plus divers. C'est donc de cette partition entre les premiers et les seconds rôles qu'il nous faut partir.

1. Capitalisme, socialisme, démocratie (Payot, 1954, p. 143).
2. Oeuvres I, op. cité p. 168.
3. Théorie générale de l'emploi, de la monnaie et de l'intérêt. (Payot, 1949, p. 386).
4. Capitalisme, socialisme, démocratie, op. cité p. 462.

1. *Une figure centrale commune : l'entrepreneur*

Sans doute risque-t-il d'y avoir quelques biais linguistique dans la terminologie dont nous usons. Mieux, ne risquons-nous pas un dérapage néoclassique en privilégiant un concept qui nous oriente vers une construction fonctionnaliste dans laquelle l'accent est porté sur la combinaison des facteurs, tâche essentielle de ce personnage clef qu'est l'entrepreneur ? Aussi pour éviter toute erreur d'interprétation regrettable, introduisons d'emblée les distinctions qui s'imposent en précisant les fonctions diversifiées qu'entendent privilégier nos trois auteurs.

Fidèle à la lecture ricardienne du monde économique dans lequel il se meut, Marx fait de l'entrepreneur un capitaliste. La distinction qu'opère Say est donc rejetée. Elle l'est pour des raisons historiques que S. Amin met parfaitement en lumière[1]. Elle l'est surtout parce que : « en tant que capitaliste, il n'est que capital personnifié ; son âme et l'âme du capital ne font qu'un, or le capital n'a qu'un penchant naturel, qu'un mobile unique : il tend à s'accroître, à créer une plus-value, à absorber, au moyen de sa partie constante, les moyens de production, la plus grande masse possible de travail extra »[2]. Elle l'est enfin parce que — à la différence des oeuvres politiques, comme *les luttes de classes en France* ou le *18 brumaire de Louis Napoléon Bonaparte,* dans lesquelles Marx s'intéresse à des formations sociales concrètes — l'analyse économique du mode de production capitaliste que constitue le *Capital* postule une division sociale en classes fondamentales définies par rapport à la possession des moyens de production : « ceux qui ne possèdent que leur force de travail, ceux qui possèdent le capital et ceux qui possèdent la terre — leurs sources de revenus étant respectivement le salaire le profit et la rente foncière — en d'autres termes, les travailleurs salariés, les capitalistes et les propriétaires fonciers, constituent les trois grandes classes de la société moderne fondée sur le mode de production capitaliste, la tendance permanente et la loi du développement du mode de production capitaliste sont de séparer de plus en plus les moyens de production et le travail et de concentrer de plus en plus massivement les moyens de production dispersés, donc de transformer le travail

1. « En Angleterre où le capitalisme existait, les grands classiques pouvaient comprendre que l'entrepreneur et le capitaliste ne font qu'une seule et même personne. En France où il n'existait que comme modèle idéal, la réalité étant encore celle d'une formation sociale fortement paysanne et étatique, on nourrissait encore une théorie qui n'est pas celle de l'accumulation du capital dans un mode de production capitaliste, mais celle de l'accumulation primitive. Dans la France rurale et bureaucratique on épargne, pour prêter non pour investir, Say reflète dans sa théorie ce retard de la réalité française » (l'accumulation à l'échelle mondiale, Anthropos, 1970, pp. 128-129).

2. Oeuvres II, op. cité p. 1484.

en travail salarié et les moyens de production en capital »[1]. l'entrepreneur est l'argent par lequel cette transformation s'opère.

La figure keynésienne de l'entrepreneur est différente. Et ceci parce que, tout d'abord, les conditions historiques ont changé comme l'a bien montré A. Barrère : « l'entrepreneur n'est plus le pionnier d'autrefois car les débouchés se ferment devant lui ; le capital s'accumule et perd sa rentabilité ; l'épargne ne trouve pas automatiquement à s'investir. Plus encore, elle s'accumule chez des personnes hautement fortunées, car il y a tendance à la saturation dans certaines classes riches ; les entreprises ne distribuent pas tous leurs bénéfices et, pour se rendre indépendantes des banques, pratiquent l'autofinancement »[2]. Des capitalistes, seuls deviendront entrepreneurs ceux qui, de tempérament sanguin sont poussé à l'action au terme d'un calcul où certes la comparaison de l'efficacité marginale du capital et du taux d'intérêt joue le rôle que l'on sait mais dont Keynes lui-même nous dit quelles sont les limites : « lorsqu'il faut un long délai pour qu'elles produisent leur plein effet, nos décisions de faire quelque chose de positif doivent être considérées pour la plupart comme une manifestation de notre enthousiasme naturel, comme l'effet d'un besoin instinctif d'agir plutôt que de rien faire et non comme le résultat d'une moyenne pondérée de bénéfices numériques multipliés par des probabilités numériques »[3]. C'est donc dire qu'il y a dans tout investissement une part nécessaire de rêve ou si l'on préfère de pari : sans doute y a-t-il des régularités relativement stables sur lesquelles peut reposer une prévision à long terme, mais il n'en demeure pas moins vrai que « les décisions humaines engageant l'avenir sur le plan personnel, politique ou économique ne peuvent être inspirées par une stricte prévision mathématique, puisque la base d'une telle prévision n'existe pas : c'est que notre besoin inné d'activité constitue le véritable moteur des affaires, notre intelligence choisissant de son mieux entre les solutions possibles, calculant chaque fois qu'elle le peut, mais se trouvant souvent désarmée devant le caprice, le sentiment ou la chance »[4].

Que ce soit donc en raison de sa formation scientifique – Keynes avait publié en 1921 un *Traité des probabilités* – de son expérience des jeux de la Bourse ou que ce soit en raison des leçons de l'histoire, l'optimisme conquérant des auteurs du siècle précédent s'est transformé chez Keynes en une description nuancée et réaliste de la fonction d'entrepreneur dans un capitalisme parvenu à maturité.

1. Oeuvres II, op. cité p. 1484.
2. Théorie économique et impulsion keynésienne. (Dalloz, 1952, p. 17).
3. Théorie générale de l'emploi, de la monnaie et de l'intérêt, op. cité p. 177.
4. Id. p. 178.

Avec Schumpeter la fonction de l'entrepreneur change à nouveau. L'essentiel de son rôle ne consiste plus à accumuler, ni à investir mais à innover. L'homme aux écus ou l'homme du calcul est devenu l'homme des idées novatrices. L'entrepreneur schumpeterien est celui qui sait se saisir des inventions réalisées par d'autres, solliciter du banquier les moyens financiers nécessaires pour passer, à l'échelle industrielle, de la recherche au développement. Mais si « l'impulsion fondamentale qui met et maintient en mouvement la machine capitaliste est imprimée par les nouveaux objets de consommation, les nouvelles méthodes de production et de transport, les nouveaux marchés, les nouveaux types d'organisation industrielle — tous les éléments créés par l'initiative capitaliste »[1] il en résulte un processus de « destruction créatrice » qui révolutionne incessamment de l'intérieur la structure économique, en détruisant continuellement ses éléments vieillis et en créant continuellement des éléments neufs. C'est dire qu'à partir d'un même champ d'observations qui pouvait fonder chez les disciples de Keynes que constituent les théoriciens de la stagnation séculaire[2] un pessimisme radical, Schumpeter, qui discute chacun des arguments avancés par ceux-ci, ne voit pas les nuages s'ammonceler dans la même direction : c'est vers un autre point de l'horizon qu'il convient donc de tourner ses regards si l'on veut annoncer à l'avance les orages à venir.

2. *Des personnages annexes diversifiés*

La scène économique pourrait s'emplir de figurants. Encore présents chez Marx le paysan et le propriétaire foncier, indispensables à l'analyse des mécanisme de la rente, tant sous ses formes concrètes (rente en travail, rente en nature, rente pécuniaire) que sous ses formes abstraites (rente absolue et rentes différentielles I et II), ces deux personnages ont disparu dans l'analyse de Keynes et Schumpeter qui se réfèrent à un capitalisme industriel pleinement développé. Le banquier, quoique présent chez nos trois auteurs mais à des titres différents, demeure quelque peu en retrait de l'avant scène : le profit bancaire ou intérêt est chez Marx la partie du profit que le capitaliste industriel verse au prêteur pour l'avance consentie et qui libère le premier de la nécessité de laisser inactives d'importantes réserves monétaires ; le banquier keynésien en agissant sur l'offre de monnaie va contribuer à fixer le taux d'intérêt qui est le prix de la renonciation à la liquidité ; le banquier schumpétérien avance les ressources

1. Capitalisme, socialisme, démocratie, op. cité p. 164.
2. J. Duvaux : La théorie de la maturité économique ou de la stagnation séculaire aux Etats-Unis (Sedes 1958).

dont l'innovateur a besoin et sera récompensé par une fraction du profit de monopole qu'engendre l'innovation. Le commerçant n'a de place véritable que dans la construction marxiste où la spécialisation du capital commercial dans les fonctions de la circulation marchande permet de réduire la durée de la circulation et les dépenses qui y sont liées, d'accélérer la rotation du capital industriel, ce qui a pour effet d'accroître le profit. Le fonctionnaire gère les affaires générales de la bourgeoisie chez Marx, chez Schumpeter il peut relayer l'entrepreneur défaillant dans sa fonction d'investisseur en même temps qu'il gère au mieux des intérêts de la collectivité le prélèvement fiscal et le déficit spending chez Keynes. L'épargnant ou plutôt le thesauriseur est dénoncé mais pour des raisons différentes chez Marx et chez Keynes, le premier enfermé dans sa problématique de l'aliénation considérant que « l'économie politique, cette science de la richesse, est donc en même temps la science du renoncement, de l'indigence, de l'épargne »[1] le second considérant, dans une perspective économique, les fuites qui peuvent résulter, dans le circuit économique, d'une propension à l'épargne trop élevé. Mais à côté de ces seconds rôles plus ou moins effacés, trois personnages – différents il est vrai chez Marx, Keynes et Schumpeter – sont appelés a jouer un rôle actif.

Chez Marx ce personnage est celui du prolétaire ou de l'ouvrier. Certes dans la marxologie la distinction entre les deux concepts ne fait pas l'objet d'une acception communément admise bien que faisant tous deux référence au concept de classe sociale qui repose à son tour sur trois critères : la place occupée dans la production définissant un système de partition des tâches et des rôles : le rapport aux moyens de production caractérisant, au-delà d'une situation juridique, le mode de création et d'appropriation du surproduit ; le rôle dans l'organisation du travail particularisant les modalités d'exercice des fonctions et d'obtention d'une fraction donnée du produit social. Pour distinguer prolétariat et ouvrier plusieurs clés d'interprétation s'offrent à nous. On peut tout d'abord considérer la classe ouvrière comme le concept générique englobant tous ceux qui, privés des moyens de production, sont contraints pour vivre à vendre leur force de travail et participent directement à la création de la plus-value ; si l'on considère la classe en soi on parlera des ouvriers, si l'on considère la classe pour soi on utilisera le terme de prolétariat. Une deuxième interprétation réserverait l'usage de chaque terme à des domaines d'analyse bien spécifiés : considérant certes la même réalité sociale mais sous différents angles on pourrait ainsi, tour à tour, utiliser le concept de classe ouvrière pour cerner des antagonis-

1. Oeuvres II, op. cité p. 93.

mes politiques, de prolétariat pour construire une interprétation philosophique de l'histoire, d'ouvrier pour évoquer une situation économique caractéristique. Enfin une troisième interprétation, plus étroitement « économiste » réserverait le terme d'ouvrier au seul travailleur productif au double sens de producteur de richesses matérielles (production en général) et de producteur de plus-value (production capitaliste) et permettrait de distinguer l'ouvrier de groupes ou de catégories sociales voisines elles-mêmes salariées et dont les formes concrètes de travail pourraient parfois être quelque peu analogues. Critique de l'économie politique, le *Capital* eût pu, à la limite, s'intituler l'ouvrier non seulement parce que le capital n'est que du travail accumulé mais surtout parce que face à la positivité du capital, le prolétaire est le côté négatif de la contradiction et qu'en définitive les relations entre capital et travail, bourgeois et ouvrier, sont celles de la dialectique de l'unité et de l'opposition.

Cette complémentarité que Marx établit entre ces deux personnages, Keynes la situe entre l'investisseur et le consommateur.

Ce faisant Keynes opère une véritable révolution théorique qui accompagne une mutation des moeurs. A l'ère victorienne succède le monde décrit par Veblen. Au « faites des épargnes plutôt que des enfants » succède cet autre impératif catégorique «dépensez»; on peut donc dire que « la nouvelle logique de l'économie substitue à la morale ascétique de la production et de l'accumulation, fondée sur l'épargne, la sobriété, l'abstinence, le calcul, une morale hédoniste de la consommation fondée sur le crédit, la dépense, la jouissance. Cette économie veut un monde social qui juge les hommes et leurs capacités de consommation, à leur standing, à leur style de vie autant qu'à leurs capacités de production »[1] Ce qui, toutefois, nous semble plus important est le lien établi par Keynes entre la propension marginale à consommer et le multiplicateur d'investissement avec la conséquence immédiate que plus la consommation est élevée, plus le multiplicateur est lui-même élevé et, par conséquent, plus le revenu s'accroît sous l'effet d'un investissement nouveau. En d'autres termes on pourrait, en un raccourci sans doute rapide, dire que dans cette complémentarité établie par l'auteur entre la consommation et l'investissement, « à long terme c'est la consommation qui commande »[2].

Si l'entrepreneur de la scène économique a toujours son double, le prolétaire chez Marx, le consommateur chez Keynes, on peut imaginer qu'il en aille de même chez Schumpeter. Mais c'est alors

1. P. Bourdieu : la distinction, critique sociale du jugement (Editions de Minuit, 1979, p. 356).

2. J. Fourastie et J.P. Courtheoux : La planification économique en France. (PUF 1963, p. 73).

une figure inhabituelle qui surgit : celle de l'intellectuel. Personnage singulier et qui a priori intéresse davantage le sociologue[1] que l'économiste, mais qui occupe une place essentielle dans la construction de Schumpeter.

Si aucun des facteurs économiques avancés par les théoriciens de la concurrence imparfaite (pratiques monopolistes) ou de la stagnation séculaire (saturation des marchés, déclin démographique, « frontière » atteinte, innovations moins capital using, réduction des occasions d'investissement) ne menace le capitalisme, par contre deux facteurs sociaux vont jouer dans cette disparition du capitalisme un rôle fondamental. Schumpeter les résume en deux formules percutantes : les murs s'effritent, l'hostilité grandit. Les murs s'effritent en raison du crépuscule de la fonction d'entrepreneur, routinisée avec l'arrivée des managers et en raison de la destruction des couches protectrices que constituait l'aristocratie gérant les affaires politiques. L'hostilité grandit en raison de la croissance des intellectuels que le régime ne peut que susciter et dont la fonction est essentiellement critique, tâche qu'ils exercent en toute impunité car la bourgeoisie ne saurait sacrifier ses enfants même lorsqu'ils se mettent au service du mouvement ouvrier : « Ces intellectuels sont effectivement des gens qui manient le verbe écrit ou parlé et qui se différencient des autres écrivains ou orateurs par le fait qu'ils n'assurent aucune responsabilité directe en ce qui concerne les affaires pratiques. Cette dernière caractéristique en explique une autre : l'intellectuel en général ne possède aucune des connaissances de première main que fournit seule l'expérience. Une troisième caractéristique consiste dans l'attitude critique de l'intellectuel déterminée à la fois par sa position d'observateur – et même, dans la plupart des cas, de profane (outsider) – et par le fait que sa meilleure chance de s'imposer tient aux embarras qu'il suscite ou pourrait susciter »[2]. Portrait complexe dans lequel on retrouve des traits prémonitoires d'une situation que mai 68 révèlera, des caractéristiques de l'intellectuel organique apportant de l'extérieur à la classe ouvrière la conscience pour soi que, livrée à elle-même, elle ne saurait acquérir, des partis pris sur le rôle du logos etc... Mais l'essentiel est d'ailleurs : « nous avons trouvé un groupe nombreux dont la situation nettement caractérisée est colorée d'une teinte prolétaire ; un intérêt collectif modelant une attitude collective qui explique d'une manière beaucoup plus réaliste l'hostilité du groupe envers le régime capitaliste que ne saurait le faire la théorie (équivalent à une rationalisation au

1. Par exemple F. Bon et M.A. Burnier : les nouveaux intellectuels (Cujas 1966) ou R. Boudon : L'intellectuel et ses publics : singularités françaises (in Français qui êtes vous ? La Documentation française, 1981, pp. 465-480).

2. Capitalisme, socialisme, démocratie, op. cité pp. 247-248.

sens psychologique du terme) selon laquelle l'indignation vertueuse de l'intellectuel dressé contre le capitalisme serait simplement et logiquement provoquée par le spectacle d'exactions honteuses... En outre notre théorie rend également compte du fait que, loin de diminuer, cette hostilité s'accentue chaque fois que l'évolution capitaliste se traduit par une nouvelle réussite »[1].

II. LES MECANISMES ET LEUR JEU

Economistes, Marx, Keynes et Schumpeter ne croyaient pas déchoir en faisant, peu ou prou, oeuvre de sociologue ; c'est qu'en effet il était indispensable de scruter les comportements des agents économiques auxquels on s'intéresse. Mais vient toutefois un moment où il faut pénétrer au coeur des mécanismes pour en faire l'analyse, expliquer simultanément le niveau et la structure de la production, les modalités et les formes de la répartition.

1. *La production et le rôle du profit*

Le profit est au centre de la réflexion de nos trois auteurs. La baisse tendancielle du taux de profit régit selon Marx la dynamique du système capitaliste ; au déclin en longue période de l'efficacité marginale du capital s'ajoute une grande instabilité de celle-ci, en courte période selon Keynes ; si le profit est pour Schumpeter la récompense de l'innovation, c'est une récompense evanescente car on passe vite de l'évolution au circuit. Mais si tous trois s'accordent pour lui donner une place essentielle dans leur construction, la nature le déterminant et la destination du profit diffèrent de l'un à l'autre.

Chez Marx la plus-value est la source de tous les revenus des classes possédantes de la société capitaliste.

Le profit en tant que catégorie abstraite n'est est que la forme modifiée. Ses différences modalités concrètes — profit industriel, profit commercial — n'en sont que de simples fractions. Le profit constitue non seulement la forme transformée de la plus-value mais aussi sa forme mystifiée. Le taux de profit étant défini chez Marx comme rapport exprimé en pourcentage entre plus-value et ensemble du capital avancé (pl/c + v), on voit immédiatement qu'il dépend de façon proportionnelle de la plus-value qui traduit le degré d'exploitation de la force de travail et de façon inversement proportionnelle de la composition organique du capital (c/v). Le propre du marxisme étant d'étudier la production économique dans sa relation avec les rapports sociaux de production, Marx distingue soigneusement le

1. Idem, p. 256.

concept de production en général qu'il définit simplement comme un procès entre l'homme et la nature ayant pour fin la production de valeurs d'usage et impliquant des moyens de production et la production capitaliste qu'il caractérise comme production de plus-value, d'où le profit tire son origine. Mais, excédent d'argent, le profit a une forme monétaire. Il implique donc la réalisation des marchandises, et comme tel, est soumis à toutes les vicissitudes du processus. Cependant le taux de profit est soumis à deux lois fondamentales qui vont contribuer à réguler la production : celle, dans l'espace, de l'égalisation du taux de profit entre les différentes branches ; celle, au cours du temps, de sa baisse tendancielle. Si la baisse tendancielle du taux de profit est liée à l'évolution de la composition organique du capital au cours du processus d'accumulation, l'égalisation des taux de profit résulte directement des lois de la concurrence qui se manifeste au sein même des branches, comme entre les différentes branches. Dans une même branche, les entreprises travaillent dans des conditions différentes et, par conséquent, la valeur individuelle des marchandises qu'elles produisent diffère nécessairement, mais les prix des marchandises sont déterminés par leur valeur sociale, dépendante des conditions moyennes de production dans la branche, les entreprises dont les techniques ou les modes d'organisation du travail sont plus perfectionnés encaissent un sur-profit qui n'est qu'une forme de la plus-value extra, appelée à disparaître par suite d'un processus d'imitation. Entre les branches, la concurrence va conduire vers l'établissement d'un profit moyen ou profit égal pour des capitaux de même grandeur. Cette égalisation est réalisée par transferts de capitaux et aussi de travail de branche à branche. La somme des frais de production et du profit moyen va déterminer le prix de production qui ne représente que la forme modifiée de la valeur. Ce processus de formation d'un taux de profit moyen signifie la redistribution de la plus-value entre les capitalistes de différentes branches, au détriment de celles à composition organique faible et à l'avantage de celles à composition organique élevée.

Mais si le profit en tant qu'entité économique naît du processus de production, ses différentes modalités concrètes n'apparaissent que dans le processus de circulation.

Chez Keynes les décisions des entrepreneurs sont décisives ; ce sont elle, en effet qui déterminent le volume de production à obtenir et, pour cela, le volume d'emploi nécessaire et, ce faisant, mettent en distribution des revenus monétaires. Mus par le désir de maximiser leurs profits, les entrepreneurs vont donc essayer de prévoir ce que sera la demande globale ou estimation de la recette qu'ils espèrent retirer de l'écoulement de différents niveaux de production, puis ils confronteront ces recettes éventuelles avec leurs propres débours

(somme des coûts de facteurs et profit minimum en dessous duquel il ne vaut pas la peine de produire). De la confrontation de l'offre globale et de la demande globale résultera la demande effective « la demande effective présente alors les caractéristiques suivantes : elle est la prévision de recettes qui donne le profit maximum ; elle détermine le niveau d'emploi qu'il convient de mettre en oeuvre pour obtenir ce profit maximum ; elle est la demande que les entrepreneurs se décident de provoquer, c'est-à-dire de rendre effective, en distribuant par l'emploi des facteurs, un montant de revenus susceptible d'acquérir leur production pour le montant des recettes prévues. En d'autres termes, la demande effective est la prévision la plus avantageuse d'une dépense de revenus, provoquant la mise en oeuvre d'un volume d'emploi et donc une distribution de revenus égale à cette prévision »[1]. Les entrepreneurs prévoient une demande de consommation et une demande d'investissement et ensuite aménagent leur production courante au mieux de leurs intérêts, notamment en combinant salaires et coût d'usage du capital. Il en résulte une série de prévisions à court terme relatives aux prix de vente, au taux des salaires, au coût d'usage et à l'échelle de production. Mais, en fonction du volume de production pour lequel elles sont décidées, les entreprises peuvent avoir intérêt à accroître leur équipement en capital. Il en résulte alors des prévisions à long terme sur le rendement escompté du capital qui, correctement actualisé pour toute la période d'utilisation du capital, est rapporté au prix d'offre de celui-ci. La confrontation de l'efficacité marginale du capital et du taux d'intérêt détermine ainsi la demande de capital des entreprises et, par là même, le volume dans les industries de biens d'équipement de l'emploi.

L'analyse de Schumpeter est encore différente reposant sur la distinction du circuit et de l'évolution. Dans le circuit les phénomènes sont répétitifs et le dirigeant d'entreprise est un pur gestionnaire : « Dans le circuit, d'où nous devons toujours partir, les mêmes biens sont produits de la même manière chaque année. Car pour toute offre, il y a dans le système économique, une demande correspondante et pour toute demande une offre correspondante. Tous les biens sont vendus à des prix déterminés avec seulement d'insignifiantes oscillations, de sorte que chaque unité de monnaie peut être considérée comme accomplissant le même circuit en chaque période. Une quantité donnée de pouvoir d'achat est disponible à tout moment pour acquérir la quantité existante de services productifs originels afin de passer dans les mains de leurs propriétaires et d'être à nouveau dépensée en biens de consommation »[2]. Par définition

1. A. Barrère : Théorie économique et impulsion Keynésienne, op. cité p. 285.
2. J. Schumpeter : The theory of economic development (oxford University Press, 1961, p. 108).

il n'y a pas de profit dans le circuit schumpéterien qui, sur ce point là, se rencontre avec l'une des caractéristiques de l'équilibre général walrasien. Au contraire l'évolution « est changement spontané et discontinu dans l'ensemble des flux, rupture d'équilibre qui attire et déplace l'état d'équilibre préalablement existant »[1]. Le dirigeant d'entreprise devient alors un véritable entrepreneur, au sens schumpeterien du terme, c'est-à-dire un innovateur, personnage qui, au point de vue psychologique rêve de fonder un empire, est animé par l'esprit de conquête et qui témoigne a tout instant de la joie de créer et qui, au point de vue économique, va être l'homme des combinaisons productives nouvelles. Il va, par une opération de crédit qui représente une création de monnaie ex nihilo emprunter au banquier qu'il pourra rembourser grâce au profit de monopole dont il disposera du fait de l'innovation, profit qui lui permet en même temps de distraire les facteurs dont il a besoin en les sur rémunérant par rapport à son collègue routinier. En effet « puisque les nouvelles combinaisons qui apparaissent lorsqu'il y a développement sont nécessairement plus avantageuses que les anciennes, le total des encaissements doit dans ce cas être plus élevé que les coûts totaux »[2]. Et Schumpeter de conclure très logiquement « sans développement, il n'y a pas de profit, sans profit il n'y a pas de développement »[3]. Parti de Walras, Schumpeter rejoint Marx dans le rôle qu'il assigne ainsi au profit dans le processus productif.

2. *La répartition et les différents types de revenus*

Au jeu des analogies on pourrait ainsi établir des comparaisons entre Marx et Schumpeter (plus-value extra/profit résultant de l'innovation ; incidences de l'élévation de la composition organique du capital/effets de l'imitation ; rapport du profit et de l'intérêt) dans l'analyse du profit et de la production. On pourrait en établir aussi en matière de répartition et de consommation mais cette fois-ci entre Marx et Keynes car il y a chez tous deux les éléments d'une théorie des fluctuations à partir d'une sous-consommation ouvrière.

Chez Marx on peut distinguer deux stades successifs au plan théorique dans le mécanisme de la répartition. Le partage principal s'effectue entre travailleurs et capitalistes, donc entre salaires et profits. La lutte syndicale a pour but d'empêcher que le prix de la force de travail ne tombe au-dessous de sa valeur.

D'autres partages interviennent ensuite : outre les mécanismes

1. Id., p. 64.
2. Id., p. 129.
3. Id., p. 154.

de péréquation du taux de profit entre branches par l'intermédiaire des prix de production, ce sont essentiellement aux mécanismes de répartition de la plus-value globale entre les différentes espèces de capitaux que s'intéresse Marx. Le capital industriel prend en effet, dans le cours de son cycle, successivement trois formes : monétaire, productive et marchande ; en viennent à se distinguer et à donner naissance à trois groupes qui participent à l'appropriation de la plus-value : les industriels, les commerçants et les banquiers. Le capital commercial est ainsi le capital appliqué dans la sphère de la production marchande et le capital de prêt est le capital argent que son possesseur met pour un temps à la disposition d'un autre capitaliste contre une certaine rémunération ; le profit commercial sera ainsi une partie de la plus-value que l'industriel cède au commerçant pour la réalisation de ses marchandises, tandis que le profit bancaire ou intérêt est la partie du profit que le capitaliste industriel verse au prêteur pour l'avance que celui-ci lui consent. Cette spécialisation des fonctions est toutefois utile à l'industriel.

En effet si celui-ci s'occupait lui-même de la réalisation de sa marchandise, il devrait pour cela accroître le capital avancé ou bien, avec le même capital avancé, réduire le volume de sa production.

La spécialisation du capital commercial dans les fonctions de la circulation marchande permet de réduire la durée de la circulation et les dépenses qui y sont liées, d'accélérer la rotation du capital industriel, ce qui a pour effet d'accroître le profit. De même, ayant la possibilité de se faire prêter de l'argent, le capitaliste industriel est libéré de la nécessité de laisser inactives d'importantes réserves monétaires ; il peut en conséquence élargir la production, embaucher de nouveaux ouvriers et par conséquent augmenter la masse de la plus-value.

Chez Keynes comme chez Marx les travailleurs consomment, les entrepreneurs investissent. Mais chez Keynes les travailleurs peuvent aussi épargner et les détenteurs de capitaux plutôt que d'investir peuvent se contenter de les placer, voir même de thésauriser. Or on sait que, lecteur attentif de Malthus, Keynes entrevoit fort bien le rôle de perturbateur que la monnaie peut jouer à travers les fuites du circuit économique évoquées. Et c'est ainsi qu'on retrouve à côté de la fonction de consommation, de la fonction d'investissement la troisième fonction psychologique fondamentale qu'est la fonction de liquidité dont A. Barrère a bien souligné l'apport scientifique qu'elle représente, à la fois dans sa cohérence interne qu'elle manifeste et dans les conséquences qu'elle implique. A la différence de l'analyse classique qui confrontait deux options en une seule, l'analyse keynésienne a le mérite de « mettre en lumière deux options fondamentales opérécs par les sujets économiques : d'une part entre les sommes

affectées à la consommation et à l'épargne, d'autre part entre les sommes affectées à la thésaurisation et au placement... Le partage entre consommation et épargne est fait en vertu de la propension à consommer qui est une fonction du revenus. Sur le plan de la dépense monétaire, cela se traduit par la constitution d'une encaisse de transaction qui, on le sait, est fonction du revenu. L'explication est homogène. Le surplus du revenu monétaire se partagera entre la détention de monnaie et le placement, déterminant le volume des fonds thésaurisés et celui des fonds placés.

C'est l'intérêt qui gouverne cette forme sous laquelle la richesse est conservée : un phénomène monétaire dirige la répartition des espèces. L'explication ici encore est homogène. La fonction de liquidité aussi imparfaitement élaborée qu'elle soit dans la *Théorie générale* a orienté la science économique vers la recherche des motifs qui gouvernent le volume de la thésaurisation d'une part, le placement de l'épargne d'autre part. Elle contribue à l'explication du « vide déflationniste » qui peut se produire dans le fonctionnement du système économique »[1].

La théorie de la répartition de Schumpeter est plus sommaire, bien qu'il consacre de nombreuses pages à ces deux catégories que sont le profit et l'intérêt. Mais l'essentiel a déjà été dit lorsque nous avons évoqué les particularités du circuit et de l'évolution. Récompense de l'innovation et générateur de l'évolution, le profit a un caractère de monopole mais d'un monopole transitoire du fait de l'imitation. Il est cependant nécessaire d'en bien comprendre la nature, ce à quoi s'attache l'auteur : « le profit de l'entrepreneur n'est pas une rente comme peuvent l'être les rémunérations des avantages différentiels qu'on peut observer pour un certain nombre d'éléments permanents du monde des affaires ; il n'est pas non plus une rémunération du capital quelle que soit la manière dont on définisse celui-ci. Aussi n'y-a-t-il aucune raison de parler d'une tendance à l'égalisation des profits qui n'existe pas du tout dans la réalité... Nous désirons aussi souligner que le profit n'est pas un salaire bien que l'analogie puisse être tentante. Il n'est certainement pas un simple résidu ; il est l'expression monétaire du fait que l'entrepreneur contribue à la production dans les mêmes termes exactement que les salaires sont l'expression monétaire de ce que les travailleurs « produisent. Il n'est pas un profit d'exploitation pas plus que ne le sont les salaires. Cependant tandis que les salaires sont déterminés en fonction de la productivité marginale du travail, le profit est une exception flagrante à cette loi ; le problème du profit tient précisément au fait que les lois du coût et de la productivité marginale sem-

1. Théorie économique et impulsion keynésienne, op. cité pp. 433-434.

blent l'exclure »[1].

Le profit n'est pas lié au système capitaliste. Même si, dans un régime socialiste, il allait aux travailleurs : « il est pratiquement important pour un système communiste de reconnaître ceci clairement et de toujours séparer profit et salaires »[2]. Parce qu'il est le signe de l'efficacité, on a toujours intérêt à bien mesurer cet indicateur — ce qui nous ramène, on le voit, à des discussions contemporaines bien connues des soviétologues. Quant à l'intérêt, il a, comme chez Marx, sa source dans le profit. Mais l'intérêt présente de plus la caractéristique d'être une catégorie historique, liée à l'organisation d'une économie d'échange, dès lors « dans une société communiste ou dans une société qui ne repose pas sur l'échange en général il ne peut pas y avoir d'intérêt en tant que phénomène monétaire indépendant. L'agent auquel l'intérêt est payé n'existe pas dans une économie communiste. Par conséquent il ne peut faire l'objet d'une évaluation. Et dès lors il ne saurait y avoir une rémunération correspondant à cette forme de revenu que constitue l'intérêt »[3].

III. LE SYSTEME ET SON DEVENIR

Il peut être commode pour mieux mettre en évidence les rapprochements qui peuvent s'imposer entre les trois visions du capitalisme auxquelles nous nous intéressons de les traduire en un langage semblable. La technique des modèles s'offre pour cela à nous. En présentant sous une forme unifiée les trois conceptions en présence on pourra mieux par la suite en dégager leurs principales implications.

1. *Les modèles*

Différents auteurs s'intéressant à l'analyse du développement ont eu recours, à des fins comparatives, à la technique des modèles. Ainsi en est-il par exemple de P. Higgins[4] ou de I. Adelman[5]. C'est à la présentation du premier que nous allons faire appel dans ce qui suit en se bornant à l'essentiel de ce qui nous est utile.

Le modèle marxiste peut être représenté par le système d'équations suivantes dont nous dégagerons, au fur et à mesure, la signification.

$$0 = f \quad (l, Q, K, T) \qquad (1)$$

1. The theory of economic development, op. cité p. 153
2. Id., p. 147.
3. Id., p. 178
4. Economic development, problems principles and policies (Constable 1959).
5. Theories of economic growth and development (Stanford University pers 1961).

La production est fonction du travail, du capital, de la terre, de la technologie

$$T = f(I) \tag{2}$$

la technologie est dépendante de l'investissement :

$$I = f(R) \tag{3}$$

l'investissement est conditionné par le taux de profit ;

$$R' = \frac{O - W}{W + Q'} \tag{4}$$

Si l'on déduit de la production la masse des salaires, on obtient la masse des profits : le capitaliste évaluera le taux de profit en rapportant celle-ci à l'ensemble du capital engagé dans la force de travail W et dans l'acquisition des moyens de production dont une fraction Q' se trouve utilisée au cours de chaque cycle de production ;

$$W = f(I) \tag{5}$$

les salaires sont nourris par le capital variable qui est un investissement,

$$L = f(I/R) \tag{6}$$

l'emploi n'augmente que s'il existe un rythme d'accumulation du capital suffisant, à défaut l'armée industrielle de réserve croît :

$$C = f(W) \tag{7}$$

La consommation, étant fonction des salaires, la sous-consommation peut provoquer la crise :

$$R = f(T, L) \tag{8}$$

le montant des profits est lié à la force de travail employée et à la technologie :

Trois identitiés permettent de clore le système d'équations :

$$0 = R + W \tag{9}$$

la production donne naissance à deux types de revenus : les profits et les salaires :

$$0 = C + I \tag{10}$$

cette même production est affectée à la consommation et à l'investissement :

$$Q' = U\,Q \tag{11}$$

l'équation ne fait que traduire le taux d'usage du capital au cours de chaque cycle productif.

L'équation fondamentale est celle concernant le taux de profit ; c'est à travers elle que se manifestent les mécanismes et aussi les principales contradictions du système capitaliste.

Si l'on a pu considérer qu'il y a plus d'informations réalistes et de première main sur les éléments essentiels de la croissance capitaliste (salaires, profits, activité des entreprises) chez Marx qu'il n'y en a dans dix volumes de l'annuaire statistique des Etats-Unis[1], on sait aussi combien la réflexion keynésienne a pu alimenter la modélisation économique et inspirer les techniques de planification des pays occidentaux. Tous les modèles ne sont en l'occurence que des variations de la relation bien connue de Harrod-Domar selon qui gc = s, autrement dit le taux de croissance de la production multiplié par le coefficient de capital marginal est égal à la propension à épargner. Dès lors à partir des concepts keynésiens il devient aisé, en se fondant sur l'idée de complémentarité des facteurs, de forger un modèle relativement simple avec une équation d'offre, une équation de demande, une condition de plein emploi pour chacun des deux facteurs — travail et capital — équation complémentaire venant par ailleurs garantir la cohérence des projections ainsi effectuées — on aura alors le modèle suivant[2].

$$\dot{0} = s\,0 \qquad (1)$$

l'épargne nette susceptible, si elle est employée, d'engendrer une addition au stock de capital (laquelle est un flux ce qu'indique la lettre pointée) est égale à la fraction épargnée s du volume de production obtenu 0 qui est en même temps revenu distribué;

$$\dot{0} = c\,0 \qquad (2)$$

traduit (à côté de l'équation précitée qui concernant les prêteurs donc l'offre de capital) la demande des emprunteurs de capitaux qui, désireux d'obtenir un supplément de production, devront, compte tenu du coefficient marginal de capital supposé constant c, investir $\dot{0}$

$$\frac{\dot{0}}{0} = \frac{s}{c} \qquad (3)$$

Pour qu'il y ait croissance équilibrée c'est-à-dire égalité de l'épar-

1. W. Leontief : The signifiance of marxian economics for present day theory (American economic review mars 1938).

2. xxx : Méthodes de prévision du développement économique à long terme, Informations statistiques des communautés européennes, Nov.-Déc. 1960.

gne et de l'investissement le taux de croissance de l'économie doit être égal au rapport de la propension à épargner et du coefficient de capital.

Pour le facteur travail l'offre sera dépendante du volume constaté dans l'année initiale multiplié par un taux de croissance que des projections démographiques permettent d'anticiper :

$$L_t = L_o \ (I + a)^t \qquad (4)$$

la demande de travail est fonction du volume de la production par l'intermédiaire d'un coefficient d'élasticité à long terme :

$$L_t = L_o \ o^1 \qquad (5)$$

Le taux de croissance qui assurera le plein emploi du facteur travail sera dès lors

$$\frac{\dot{0}}{0} = \frac{a}{1} \qquad (6)$$

Quant à la condition de cohérence des prévisions établies à partir du facteur travail et du facteur capital elle est bien évidemment

$$\frac{a}{1} = \frac{s}{c} \qquad (7)$$

Le modèle schumpéterien pourrait, quant à lui, être le suivant

$$0 = f \ (L, K, Q, T) \qquad (1)$$

fonction de production analogue à celle de Marx :

$$S = f \ (W, R, r) \qquad (2)$$

l'épargne dépend des salaires, des profits et du taux d'intérêt

$$I = I_i + I_a \qquad (3)$$

l'investissement total se décompose en investissement induit et investissement autonome

$$I_i = (R, r, Q) \qquad (4)$$

l'investissement induit dépend du niveau des profits, du taux d'intérêt et du stock de capital existant ;

$$I_A = f \ (\dot{K}, \dot{T})$$

l'investissement autonome dépend des découvertes de nouvelles ressources et du progrès technologique :

$$\dot{T} = f \ (R)$$

$$\dot{K} = f \ (E) \qquad (6)$$

le progrès technologique et la découverte de nouvelles ressources ou innovations dépendent de la croissance du nombre des entrepreneurs ;

$$E = f \quad (R, X) \tag{7}$$

l'offre d'entrepreneurs dépend du taux de profit et du climat social ;

$$0 = k \ (I - S) \tag{8}$$

la relation entre l'épargne, l'investissement et le multiplicateur détermine le niveau de production ;

$$W = f \ (I) \tag{9}$$

la masse des salaires dépend du niveau d'investissement ;

$$X = f \quad (R/W) \tag{10}$$

le climat social est refleté par la répartition des revenus ;

$$0 = R + W \tag{11}$$

Cette identité comptable permet de clore le système.

2. *Leurs implications*

Il serait sans doute possible de procéder à une comparaison systématique des modèles pour, en cernant la logique au plus près, mettre en évidence leurs analogies et différences. On verrait ainsi, entre autres, que chez Marx les relations technologiques ont une grande importance tandis qu'elles sont plutôt neutres chez Keynes et ses successeurs, que les rapports sociaux ont une importance décisive chez Marx et sont également présents chez Schumpeter etc. Il nous semble plus intéressant toutefois de voir, les mécanismes de fonctionnement du système étant ainsi modélisés, quels sont les pronostics que chacun des trois auteurs formule sur son devenir.

Pour Marx historiquement le capitalisme a développé de manière extraordinaire les forces productives et c'est là que réside son caractère révolutionnaire. Mais ce mode de production rencontre des limites que Marx présente comme suit : « 1. Le développement de la productivité du travail engendre, dans la baisse du taux de profit, une loi qui, à un certain moment, se tourne brutalement contre ce mode de développement et doit être constamment surmontée par les crises. 2. Ce qui décide de l'extension ou de la limitation de la production, ce n'est pas le rapport entre la production et les besoins sociaux ou les besoins d'individus socialement développés, mais l'appropriation du travail non payé et le rapport entre celui-ci et le travail matérialisé en général, ou bien, en termes capitalistes, le profit

et le rapport entre ce profit et le capital employé, donc un certain niveau de profit »[1]. La production capitaliste qui est caractérisée par la concentration des moyens de production, l'organisation du travail comme travail social, la création du marché mondial, entre en contradiction avec sa propre base, créant les conditions matérielles d'un autre mode de production, en même temps qu'elle engendre ses propres fossoyeurs, les prolétaires. Marx peut ainsi annoncer la prochaine disparition du capitalisme et ceci pour des raisons économiques et sociales intimement liées.

Keynes se veut quant à lui simple thérapeute. Certes le capitalisme est malade mais il peut être sauvé. « Le plein emploi pouvait être rétabli, puis maintenu, mais seulement au prix d'une action assez rude, tendant à accroître les dépenses publiques, à réduire l'inégalité des revenus (et, par ce moyen, à relever la propension marginale à consommer) et enfin à maintenir le taux d'intérêt aussi bas que possible »[2] ; on reconnaît là toutes les caractéristiques de ce que A. Lerner a baptisé politique de la finance fonctionnelle ou A. Barrère politique de haute conjoncture en montrant quels en étaient pour Keynes les soubassements idéologiques. Pour Keynes en effet « la liberté économique ne peut plus être l'unique principe de fonctionnement, parce que le cadre à l'intérieur duquel elle doit jouer n'existe plus et ne peut plus être reconstitué. Par contre, les systèmes qui se présentent comme les rivaux du capitalisme évolué font fi des valeurs intellectuelles. Or, celles-ci doivent et peuvent être maintenues. Sans doute faudra-t-il sacrifier une part de liberté économique ; mais la liberté peut être limitée sans pour cela être perdue. Et puisque l'évolution apporte des restrictions à son exercice, il faut en prendre son parti si par ce sacrifice, on peut sauvegarder l'essentiel[3]. De façon sans doute trop rapide et par la même seulement partiellement satisfaisante on pourrait dire qu'avec Keynes les conditions sont réunies pour un compromis social-démocrate.

Quant à la position de Schumpeter elle a le mérite de la clarté. « On peut détester le socialisme écrit-il ou, à tout au moins, l'observer d'un oeil froidement critique et néanmoins prévoir son avènement »[4].

Si le capitalisme est appelé à disparaître ce n'est pas par incompétence économique mais par décomposition sociale interne : « le succès même du capitalisme mine les institutions sociales qui le protègent et crée « inévitablement » des conditions dans lesquelles il ne lui sera pas possible de survivre et qui désignent le socialisme comme son héritier présomptif »[5]. Succès et échec sont liés ; à la li-

1. Oeuvres, op. cité, t. 2, p. 1041.
2. M. Stewart : Keynes (Le Seuil 1969, p. 140).
3. Théorie économique et impulsion keynésienne, op. cité pp. 13-14.
4. Capitalisme, socialisme, démocratie, op. cité, p. 138.
5. Id., pp.137-138.

mite les raisons de l'un sont les conditions de l'autre. Le capitalisme est lié à la performance économique mais il ne peut éviter les tendances auto-destructrices d'origine sociale qui lui sont inhérentes : « la même évolution économique qui mine la position de la bourgeoisie (en amoindrissant l'importance du rôle des entrepreneurs et des capitalistes, en disloquant ses couches protectrices, en créant une atmosphère d'hostilité) détruit également de l'intérieur les forces motrices du capitalisme »[1].

* *
*

Il est temps de conclure en rassemblant les fils épars de notre démonstration. Observateurs attentifs du capitalisme, Marx, Keynes et Schumpeter font de l'entrepreneur — et quelle que soit par ailleurs la définition qu'ils en donnent — le personnage typique de ce mode de production. Celui-ci est appelé à instaurer ce que François Perroux appelle une lutte concours avec d'autres agents économiques : le prolétaire, le consommateur, l'intellectuel sont ainsi tour à tour conviés à jouer le rôle sur la scène économique. Les drames qui se nouent seront alors ceux de la baisse tendancielle du taux de profit, de l'insuffisance de la demande effective, de la retombée dans le circuit, toutes histoires dans lesquelles le partage du surplus détermine l'évolution de la production et les formes de la répartition.

Mais, toujours en toile de fond, se profile la lancinante question : être ou ne pas être, survie ou disparition du capitalisme. Visionnaire et humaniste Marx appelle de ses voeux le socialisme et en décrit la nécessité inscrite dans les contradictions mêmes du capitalisme. Pessimiste mais nullement résigné, Keynes propose des remèdes — dont certains comme la socialisation de l'investissement peuvent apparaître comme des concessions faites à l'ennemi — qui, s'ils sont rigoureusement suivis, peuvent en assurer, sous la direction d'un Etat Leviathan (que d'autres préfèrent appeler Etat-providence) la survie. Résigné et tout stoïcien dans cette acceptation Schumpeter se borne à tenter d'aménager au mieux la transition par la voie économique de la gestion monétaire et par la voie politique de la construction d'une théorie alternative de la démocratie.

Versailles,
(France).

1. Id. p. 267.